

3 1168 05033 2621



N/1198/05033/2621X

J. M. G. LE CLÉZIO

Ritournelle de la faim

« Ma mère, quand elle m'a raconté la première du *Boléro*, a dit son émotion, les cris, les bravos et les sifflets, le tumulte. Dans la même salle, quelque part, se trouvait un jeune homme qu'elle n'a jamais rencontré, Claude Lévi-Strauss. Comme lui, longtemps après, ma mère m'a confié que cette musique avait changé sa vie.

Maintenant, je comprends pourquoi. Je sais ce que signifiait pour sa génération cette phrase répétée, serinée, imposée par le rythme et le crescendo. *Le Boléro* n'est pas une pièce musicale comme les autres. Il est une prophétie. Il raconte l'histoire d'une colère, d'une faim. Quand il s'achève dans la violence, le silence qui s'ensuit est terrible pour les survivants étourdis.

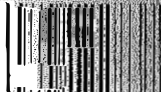
J'ai écrit cette histoire en mémoire d'une jeune fille qui fut malgré elle une héroïne à vingt ans. »

nrf



08-X A 12283 ISBN 978-2-07-012283-7

13 €



9 782070 122837

J. M. G. LE CLÉZIO

RITOURNELLE DE LA FAIM

roman

nrf

GALLIMARD

Aujourd'hui

C'est la fin de la journée, peut-être. En juillet, à Paris, la chaleur rend les chambres d'hôtel suffocantes. Pour échapper à l'étouffement, je marche du matin jusqu'au soir, je marche au hasard des rues.

Je ne suis pas allé voir les monuments. D'une certaine façon je ne me sens pas touriste. Quelque chose me relie à cette ville, malgré la distance, sans que je puisse savoir quoi. Un sentiment étrange, entre culpabilité et méfiance — ou peut-être du dépit amoureux. D'instinct mes pas — et les transferts de bus — m'ont conduit au sud de la ville, au quartier que je connais bien par ouï-dire. C'est la suite des noms de rues, boulevards, avenues, places et placettes que ma mère a répétée depuis l'enfance, que j'ai apprise par cœur. Chaque fois qu'elle évoquait Paris, c'étaient ces noms qui revenaient :

RUE FALGUIÈRE
RUE DU DOCTEUR-ROUX
RUE DES VOLONTAIRES
RUE VIGÉE-LEBRUN
RUE DU COTENTIN
RUE DE L'ARMORIQUE
RUE DE VAUGIRARD
AVENUE DU MAINE
BOULEVARD DU MONTPARNASSE

Et aussi :

RUE DES ENTREPRENEURS
RUE DE LOURMEL
RUE DU COMMERCE
NOTRE-DAME-DU-PERPÉTUEL-SECOURS

J'ai cherché l'endroit où autrefois se trouvait le Vél' d'Hiv. Cela s'appelle aujourd'hui la Plate-Forme.

Une esplanade en hauteur, désertique, balayée par le vent, où jouent quelques enfants. Elle est entourée par de hauts immeubles, des tours de quinze étages, dans un tel état de délabrement que j'ai cru d'abord qu'elles étaient condamnées. Puis j'ai vu du linge à sécher sur les balcons, des paraboles, des rideaux aux fenêtres. Dans des jardinières, des géraniums brûlés.

C'est un désert, un no man's land en suspens. Les immeubles sont affublés de noms étranges, prétentieux, un décor de science-fiction : ils s'appellent Îlot Orion, Tour Cassiopée, Bételgeuse, Cosmos, Oméga, Tour des Nébuleuses, Tour des Reflets. Naguère on aurait donné des noms de déesses grecques, indiennes, scandinaves. Au temps où on a construit la Plate-Forme, les architectes rêvaient d'espace, ils revenaient d'autres mondes, ils avaient été enlevés par des extraterrestres — ou bien ils allaient trop au cinéma.

Je marche sur la Plate-Forme fissurée. Il n'y a pas d'ombre, le ciment et les murs des immeubles renvoient une lumière crue qui fait mal. Les gosses de tout à l'heure m'ont rejoint, le bruit de leurs voix résonne avec une sorte d'écho. L'un d'eux, j'ai entendu les autres dire son nom, Hakim, s'est

approché : « Vous cherchez quoi ? » Il est provocateur, agressif. Cette esplanade abandonnée, ces tours, c'est à eux, c'est leur terrain de jeux et d'aventures. Ici, sous leurs pieds, il y a cinquante ans, il s'est passé cette chose atroce, impossible à imaginer, impardonnable. Peut-être les mêmes voix des enfants qui jouaient à se poursuivre entre les rangées de sièges, qui riaient, qui s'interpellaient, et le même écho qui résonnait contre les murs fermés du stade, par-dessus les plaintes et les récriminations des femmes. Sur la Plate-Forme, des morceaux de béton sont tombés des façades. La Tour des Reflets est revêtue d'un carrelage turquoise. Orion est bleu de nuit. Le Cosmos est barré de longs balcons ornés d'une roue dans laquelle est fixée une sorte de croix ansée, autrefois dorée, qui fait penser au signe ankh des anciens Égyptiens. Ce sont les pyramides de notre ère, aussi vaniteuses et inutiles que leurs glorieuses ancêtres — certainement moins durables. Une tour immense et étroite, cylindrique, pareille à un minaret, domine tout le quartier et, d'après sa position, je calcule qu'elle doit être à peu près exactement au centre géométrique de la piste du Vél'd'Hiv.

Au bout des terrasses, passé le restau chinois abandonné, les escaliers pourris de Bérénice (encore un nom étrange), j'ai retrouvé la ville. C'est en dessous de la Plate-Forme, les rues couvertes, les garages, la station Fina, un super-quelque chose, des séries de bureaux vides, presque louches. Rue des Quatre-Frères-Peignot, rue Linois, rue de l'Ingénieur-Robert-Keller. Où étaient les gradins ? Où la porte par laquelle Léonora a dû passer, avec tous les prisonniers, quand elle a débarqué de la camionnette de police ? Qui les attendait ? Y avait-il quelqu'un qui pointait les noms, comme pour une invitation à une fête ? Ou bien les

a-t-on laissés là, devant l'entrée, en plein soleil, à regarder la gigantesque piste du cirque, comme si les jeux allaient commencer? Elle a dû chercher des yeux un visage connu, une place pour s'asseoir, un coin à l'ombre, peut-être les toilettes. Elle a dû comprendre tout d'un coup le piège qui s'était refermé sur elle, sur tous ces hommes et femmes, sur les enfants, comprendre que ce ne serait pas pour une heure ou deux, ni une journée, mais pour toujours, qu'il n'y aurait pas d'issue, pas d'espoir...

J'ai poussé la porte du musée photographique qui jouxte la synagogue. Mon instinct m'avertit que ça doit être à la verticale de la haute cheminée blanche au centre de la Plate-Forme. Je ne suis pas particulièrement intéressé par les lieux de culte. Ici, ce n'est pas pareil. Les visages sur les photos pénètrent mon esprit, forcent une voie jusqu'à mon cœur, entrent dans ma mémoire. Ce sont des visages anonymes, qui n'ont aucune relation avec moi, et pourtant je ressens le choc de leur réalité, comme autrefois quand je lisais aux archives de la rue Oudinot les registres des esclaves vendus à Nantes, à Bordeaux, à Marseille.

MARION, CÂFRESSE, ÎLE DE FRANCE. KUMBO, CÂFRESSE, ÎLE DE FRANCE. RAGAM, MALBAR, PONDICHERY. RANAVAL, MALGACHE, ANTONGIL. THOMAS, MULÂTRE, BOURBON.

Les enfants debout au bord de la piste, les adultes à l'arrière-plan. À Drancy, au pied des grands immeubles rectilignes, si semblables à ceux des nouveaux ghettos de Sartrouville, Rueil, Le Raincy. Ils sont vêtus de pardessus trop chauds pour la saison, les enfants portent des bérets. L'un d'eux, au premier plan, a une étoile accrochée à la place du

cœur. Ils sourient à l'objectif, ils semblent poser pour un portrait de famille. Ils ne savent pas qu'ils vont mourir.

Sur une carte, je lis la géographie de l'horreur :

Fuhlsbüttel

Neuengamme

Esterwegen

Ravensbrück

Sachsenhausen

Orianenburg

Treblinka

Hertogenbosch

Bergen-Belsen

Kulmhof

Moringen Dora

Lichtenburg

Sobibor

Niederhagen-Wewelsburg

Bad-Suza

Lublin-Majdanek

Buchenwald

Sachsenburg

Gross-Rosen

Belzec

Theresienstadt

Plaszow

Auschwitz-Birkenau

Hinzert

Flossenbürg

Natweiler-Struthof

Dachau

Mauthausen

Les noms des gares de transit aussi, Drancy, Royallieu, Pithiviers, Riviera di Sabba, Bolzano, Borgho san Dalmazzo, Ventimiglia. Il faudrait aller partout, connaître chacun de ces lieux, comprendre comment la vie y a repris, les arbres qu'on y a plantés, les monuments, les inscriptions, mais surtout voir les visages d'aujourd'hui, de tous ceux qui y vivent, écouter leurs voix, les cris, les rires, le bruit des villes qui se sont construites alentour, le bruit du temps qui passe...

C'est vertigineux, nauséeux. Je marche dans les rues, le long de la Plate-Forme. Sur le quai de Grenelle, les autos, les autobus font un long serpent de fer dont les anneaux se télescopent aux carrefours en klaxonnant. La Seine doit avoir l'aspect qu'elle avait ces jours de juillet 42, peut-être Léonora et les autres l'ont-ils aperçue entre les barreaux de la fenêtre du car de la police tandis qu'ils roulaient vers le vélodrome. Les fleuves lavent l'Histoire, c'est connu. Ils font disparaître les corps, rien ne reste très longtemps sur leurs berges.

Ma mère ne m'a jamais parlé de l'allée des Cygnes. Pourtant, d'instinct, j'ai descendu l'escalier jusqu'au long chemin au milieu du fleuve, à l'ombre des frênes. Malgré la beauté de l'endroit, les promeneurs sont rares. Un couple accompagné d'une petite fille de huit ans, quelques touristes sud-américains, ou italiens, une jeune femme japonaise vêtue de noir qui photographie les arbres. Deux ou trois couples d'amoureux sur les bancs, qui se parlent à voix basse et ne regardent pas la tour Eiffel.

Je me suis arrêté près d'un vieil arbre contorsionné, au

bord de la Seine. Avec ses branches basses, je trouve qu'il ressemble à un animal, une sorte de reptile sorti de la boue du fleuve. À son pied, entre les racines, de longues algues noires ondulent comme des cheveux.

En face, de l'autre côté du fleuve, la Plate-Forme paraît irréaliste dans la brume de chaleur. Je regarde les grands immeubles, contre le ciel de la fin du jour ils sont pareils à des stèles noires. Au mitan, l'in vraisemblable tour sans tête, sans yeux, se fond dans les nuages. Je comprends qu'il n'est pas nécessaire d'aller plus loin. L'histoire des disparus, c'est ici qu'elle est plantée, pour toujours.

Avec le même mouvement lent du fleuve, la ville dérive, laisse fluidifier sa mémoire. C'est Hakim, le gosse de la Plate-Forme, qui a raison. Son regard dur, son front lisse, ses yeux sombres : « Vous cherchez quoi ? »

L'île des Cygnes, l'île Maurice. *Isla Cisneros*. Je n'avais jamais fait le rapprochement. C'est à cela que je pense en gagnant l'autre rive, en pressant le pas à cause de l'averse qui descend la Seine, et j'ai du mal à réprimer un sourire.